

Le Bornelet Rouge

DIRECTION & PUBLICITÉ

14, rue Drouot (Paris 9^e). — Téléph. : CENTRAL 69-70

Quotidien Républicain du soir

RÉDACTION & ADMINISTRATION

142, rue Montmartre (Paris 2^e). — Téléph. : CENTRAL 80-81

DIRECTEUR :

Miguel ALMEREYDA

Le Numéro (Paris et Départements) : Cinq Centimes

Notre Conte de Noël

La Halte

La duègne, qui au besoin jouait une sainte femme, lorsque la compagnie jouait l'histoire de la Passion, dit à l'homme marchant auprès de l'âne :

— Laisse un peu souffler Patenôtre, après une si rude montée.

Mais une voix de l'intérieur faiblement supplia :

— Arrivons, je vous en prie, je n'en puis plus ; le terme doit être proche.

L'homme enveloppé d'une vaste houppelande répondit :

— Courage, Maria, voici le village.

Puis il s'adressa à l'âne.

— Encore un effort Patenôtre.

Le baudet efflanqué secoua ses oreilles velues et tira sur le licol ayant l'air de répondre ainsi : allons-y.

Les premières maisons du village furent dépassées sans que l'homme ait osé frapper à une des portes fermées. Elles paraissaient closes si frileusement sur le bonheur paisible des gens, en cette nuit de décembre, qu'on savait qu'elles ne s'ouvriraient point de bonne grâce à la bise et au froid. Un gémissement venu de la bagnole décida l'homme. Rejetant en arrière ses cheveux grisés, il heurta du poing au seuil d'une maison endormie dans le lierre. Des pas traînants s'entendirent et le judas grillé s'entrouvrit pour encadrer une figure méfiante.

— Qui voulez-vous ?

— L'hospitalité.

— Attendez.

Le volet du judas fut repoussé et les pas retentirent à travers la cour, puis d'autres vinrent. Cette fois, la porte s'ouvrit.

Les errants avaient frappé au presbytère.

— Monsieur le curé, dit le voyageur à la houppelande, excusez-nous, nous avons cogné sans savoir. Nous sommes de pauvres comédiens. Nous devons aller jouer un mystère au château, là-bas. On était habillés vous voyez, mais voilà que... que... la Vierge... la Vierge va accoucher.

Le curé leva très haut sa lanterne qui mit des ombres noires sur sa figure rude de paysan, et plongea le jet de lumière dans la voiture. Une femme en robe bleue s'y allongait dans une pose de souffrance languie. Des oripeaux pendaient, loques pailletées, palmes défraîchies ; une basquine d'espagnole courait la croix qui devait servir au Christ monté sur calvaire, et un petit chat blanc dormait dans un tambour de basse.

Après avoir contemplé d'un air de dégout cette défraîchie, le curé dit d'un ton âpre comme un fruit vert :

— Que pouvez-vous attendre de moi ? Ce n'est pas un hôtel pour baladins ici, ni une maison pour les femmes en couches.

Il marmonna quelques mots où l'homme distingua :

— Profanation... sacrilège...

— Nous sommes mariés, reprit alors le voyageur de sa voix douce. C'est ma femme. Nous gagnons honnêtement notre vie. Madeleine nous a accompagnés, continua-t-il désignant la duègne qui regardait sans mot dire ; les autres sont partis devant pour excuser notre retard.

— Une plainte, venue de la voiture, le fit laire.

— Allons ailleurs, dit brusquement la duègne, et vite.

La voiture repartit, après avoir crié de tous ses essieux fatigués. Sur la place, l'aubege crevait l'obscurité de ses vitres flamboyantes. Une odeur de volaille dorée sur la broche montait dans l'air en encois profane. On ne voulait pas les recevoir. Nul sentin hospitalier ne s'offrait à leurs yeux désolés quand ils virent venir à eux une vieille femme. Elle s'arrêta pour les considérer curieusement.

— Madame, dit l'homme à bout de courage, ne connaissez-vous pas une seule maison où l'on nous donnerait au moins un coin de grenier ou d'étable... ?

La femme, dans la voiture, eut un long gémissement.

— Madame, reprit l'homme, on nous a refusés partout, et un petit va naître.

Avec vivacité la vieille s'approcha. Elle toucha le bras de l'homme.

— Venez, dit-elle simplement, et elle les précéda.

Il s'arrêtèrent à l'église pointue dont les vitres s'allumaient, pour s'arrêter dans une cour où la voiture fut détée.

Puis l'âne avec les gens entrèrent dans une vaste pièce, mi-grange, mi-étable, où l'halaine de deux vaches qui mâchait avec un bruit régulier, rendait l'atmosphère humide et chaude comme un bon linge frais repassé. Sur de laaille douce couverte de blanche toile, à l'heure de minuit naquit le petit enfant attendu.

Comment naquit "La Guerre Sociale"

Dans les cellules de Clairvaux

Nous l'annoncions hier : la Guerre Sociale se transforme ; elle change de titre ; elle devient La Victoire. En annonçant cette décision à ses lecteurs, Gustave Hervé rap-

pelait en quelques mots la naissance de ce journal dont le caractère fut brillante. Déjà dans l'Almanach de la Guerre Sociale, Miguel Almereyda, — le « nègre », comme l'appelait Hervé à cause de son dévouement, — qui fut des fondateurs de ce journal, a évoqué les circonstances peu banales dans lesquelles la Guerre Sociale vit le jour.

Nous publions quelques-unes de ces pages qui nous évoquent une amitié héroïque, née dans les prisons et que la liberté n'a fait que fortifier.

C'était au début de 1906. Gustave Hervé était à la prison de Clairvaux, avec Miguel Almereyda, Eugène Hervé, Garnery, Grandjean, quelques autres signataires de l'Affiche Rouge.

Un matin, je reçus une lettre de Henri Fabre qui m'offrait de s'occuper du rachat des fonds pour un journal à lancer à ma sortie. Fabre me disait en avoir parlé à mes amis les plus intimes qui l'aidèrent dans l'entreprise. Cet excellent Fabre me faisait valoir toutes les raisons qui militaient en faveur d'un nouvel organe révolutionnaire et le succès qui ne pouvait lui manquer. Je fus plus touché que de cette offre, car, en dépit de toute la délicatesse dont usait Fabre, je sentais qu'elle était surtout inspirée par le désir de satisfaire ma passion journalistique et le souci de m'assurer un gagne-pain.

Je ne parlai de cette lettre à aucun de mes co-détenus, sauf à Garnery qui était un peu mon confident. J'étais gêné de cette combinaison qui était véritablement trop personnelle ; mais l'idée du journal où tous les éléments révolutionnaires se réuniraient (ce que j'avais essayé vainement de réaliser au Libertaire) me travaillait. Garnery me poussa à m'en ouvrir à Hervé pour obtenir son concours, mais je n'osai point.

Le lendemain, peut-être le soir même, m'arrivait une lettre de Merle où la même offre m'était faite. Sans s'être concertés, mes amis du dehors et les camarades de la Santé avaient eu la même inspiration. Seulement la proposition de Merle était sans réserve. Il s'agissait, en effet, non d'un journal à moi, mais d'un journal commun à tous les condamnés de l'Affiche Rouge. Je communiquai aussitôt la proposition à mes compagnons qui y applaudirent.

Hervé, qui est homme de méthode, me pria à part et me dit : « J'avais déjà pensé à faire un journal avec vous ; les libertaires comme vous sont très près des socialistes comme moi, et le temps me semble venu de réaliser le bloc révolutionnaire. Mais que sera ce journal ? » Et il exigea que je vidasse mon sac. Nous fimes d'ailleurs vite d'accord.

Merle n'avait pas attendu ma réponse. Ses lettres m'arrivaient à chaque courrier, débordantes d'enthousiasme cancébraire. « Avec Hervé et toi à la tête du canard, le journal tirera à 100.000 ».

« Nègre, divisez par dix », plaisantait Hervé.

« Ça doit faire 10.000 », répondis-je.

« C'est déjà pas mal. Avec ça on peut en mettre quelques bons coups », comme dit la Bijouterie. (La Bijouterie, c'était Garnery, qui est orfèvre de son état).

Je répondis à Merle que nous acceptions. Je joignais à ma lettre un projet de programme, fruit de nos discussions, en le priant de le soumettre aux camarades de la Santé. En même temps j'écrivais à Fabre en l'invitant à se mettre en rapport avec Merle pour associer leurs efforts. (Juste à la lecture de ces lignes, Fabre aura ignoré que j'avais senti sa malice et la reconnaissance affectueuse que je lui en gardais).

Les lettres de Merle arrivaient sans cesse. « Notre plan était merveilleux... avec une pareille ligne de conduite et moi au gouvernail (Merle a toujours été généraliste à mon égard), c'est pas 100.000 que le journal tirerait, c'est 200.000 ! ».

« Divisez, Nègre, divisez... mais je crois bien qu'il va falloir élever le chiffre du diviseur », et Hervé riait en gémissant : « Sacré Merluche ! sacré Merluche ! ».

Enfin l'affaire fut conclue. On chercha un titre. Ce fut le grand problème ! Chacun offrait son ours et le défendait avec une ardeur extraordinaire, quitte une fois battu, à proposer un second titre et à le défendre avec une égale conviction. Je crois bien que nous épuîsâmes toutes les combinaisons de mots et de lettres possibles. Rien ne venait ; on mauvais ou pris. Il était l'abouissant de chaque discussion. La Santé n'était pas plus heureuse que nous.

Enfin Hervé offrit La Guerre Sociale (Grandjean se vanait, parait-il, d'être le patron du journal), c'est un affreux mensonge. L'unique titre qu'il proposa, je crois que c'était La Torche — fut lu sous une explosion de rires après une plaisanterie ignoble de Sadrin que le « Grand-Père » ne lui a pas encore pardonnée.

Je fus un de ceux qui s'insurgèrent le plus violemment contre le titre d'Hervé. Je le trouvais pompeux, plat, trop long, quarante-huit lettres, que sais-je encore ! et je déclarai tout net que, pour ma part, je ne voulais même pas le discuter. (Dire que je le trouvais merveilleusement expressif aujourd'hui !. Ce que c'est que l'accoutumance !).

« Cherchez, Nègre, cherchez !. Si vous trouvez mieux... ».

Mais je ne trouvais rien. Je trouvais même si peu, malgré de secrètes et laborieuses

Dans le Parti Socialiste

Le Congrès

National, le congrès que va tenir, demain, le Parti Socialiste, l'est essentiellement.

Il n'est pas un parti qui, depuis la guerre, ait conservé autant de vie et de vigueur que celui-là ; pas un qui ait pris une place analogue à celle qu'orgueilleusement il revendique.

Avoir été l'opposition, pouvoir décliner les lourdes responsabilités d'une politique âprement combattue, être libre de sa doctrine, de sa critique, de son action — et venir simplement prendre sa place, dans le rang, à l'heure du péril, c'est tout de même d'une belle allure.

Les lèvres s'étaient scellées sur les rancoeurs d'antan ; les cœurs ne voulaient plus battre que la charge de défensive. L'unité socialiste, l'internationalisme — quel beau rêve on avait fait ! — c'était du passé. Une seule chose demeurait qui valait que l'on se battît et que l'on mourût pour elle : l'unité française et tout ce qu'elle incarnait de grand, de fier, de sublime.

Présents en première ligne, quand il fallait, d'un mot, entraîner les camarades contre l'envahisseur ; présents partout où le danger menaçait ; dans le Nord où les élus ouvriers firent et font encore des prodiges ; à Paris, trop hâtivement déserté par les traditionnels cabotins du nationalisme ; présents enfin partout où, sans grandes phrases, sans attitudes de parade, on travaillait sérieusement.

Quelle gloire pour le Parti : Albert Thomas aux Munitions ! Quand il ne fallait pas un phraseur mais bien un travailleur, on devait aller le chercher dans le sein du parti qui s'était toujours efforcé de représenter le Travail !

Ainsi c'était cela, ces socialistes, ces démagogues ; des organisateurs. Et justement, ce qui faisait la force de l'ennemi, c'était son organisation excellente, ses méthodes à la fois ordonnées et révolutionnaires. Quels horizons nouveaux. Les socialistes, après tout, n'étaient peut-être pas que les chambrades qu'on se plaisait à croire. Ils savaient réaliser.

Ainsi l'épreuve révélait l'excellence de l'alliage où s'étaient fondues toutes les vieilles aspirations socialistes. Le nouveau parti donnait à la France le sang de ses jeunes hommes et la sagesse de ses vétérans. Fort de la confiance populaire, il pouvait apaiser les inquiétudes, surmonter les défaillances passagères. Il donnait à la France une âme. Jaurès mort, sa voix était plus puissante encore qu'autrefois. C'était la Grande, c'était Danton : « De l'audace ! De l'audace !... ».

Quelle épopee !

Mais voici qu'un malaise point. Lisez certains journaux : « Désaccord ! Scissions ! Le parti socialiste s'effrite ! » s'exclament-ils, sans se rendre compte assez que le parti socialiste c'est encore la France, c'est beaucoup de la France.

On parle, on insinue : « Zimmerwald ! le village, presque inconnu hier, tout le monde en répète aujourd'hui le nom, comme s'il cachait quelque chose de redoutable. Quelques politrons et quelques pions dont l'écho éloigné du canon a troublé l'entendement se sont laissés prendre au piège. On a démenti, on a protesté. Note comique : un concile parfois mieux inspiré, a lancé une bulle d'excommunication majeure.

« Eh bien ! quoi, Zimmerwald ? N'est-ce pas justement ce qui fait la grandeur et la puissance du parti socialiste que ce cœur permanent des idées ? Bourdegon et Merheim ont cru de leur devoir d'aller à Zimmerwald ; ils y sont allés ; ils ont bien fait. On doit toujours aller là où l'on croit qu'est le devoir. »

« Ils se sont trompés ? Peut-être. Peut-être sont-ils allés trop vite et trop loin. Qu'en savons-nous, nous qui sommes au cœur de la tourmente ? En tous cas leur but était noble, leur action désintéressée. Des maladroits, c'est possible ; mais des hommes — des hommes sensibles et courageux — des hommes qui osaient encore ce beau rêve : croire en l'humanité.

Romain Rolland peut laisser voir au monde sa généreuse douleur ; deux socialistes ont pu aller à Zimmerwald. Cela n'empêche pas la France d'être unanime à vouloir la victoire — toute la victoire.

C'est cela, sans doute, qu'affirmera une fois encore notre Parti socialiste. Il dira clairement, nettement, comme toujours : « France d'abord ! ».

Mais notre France. Et c'est en cela qu'il ne nous plaît pas qu'il sorte du congrès un nouveau nègre blanc. Que chacun exprime ce qu'il pense. Dans un parti, il y a place pour beaucoup d'idées, pour des actions de forme

Comment naquit "La Guerre Sociale"

Dans les cellules de Clairvaux

Nous l'annoncions hier : la Guerre Sociale se transforme ; elle change de titre ; elle devient La Victoire. En annonçant cette décision à ses lecteurs, Gustave Hervé rap-

pelait en quelques mots la naissance de ce journal dont le caractère fut brillante. Déjà dans l'Almanach de la Guerre Sociale, Miguel Almereyda, — le « nègre », comme l'appelait Hervé à cause de son dévouement, — qui fut des fondateurs de ce journal, a évoqué les circonstances peu banales dans lesquelles la Guerre Sociale vit le jour.

Nous publions quelques-unes de ces pages qui nous évoquent une amitié héroïque, née dans les prisons et que la liberté n'a fait que fortifier.

C'était au début de 1906. Gustave Hervé était à la prison de Clairvaux, avec Miguel Almereyda, Eugène Hervé, Garnery, Grandjean, quelques autres signataires de l'Affiche Rouge.

Un matin, je reçus une lettre de Henri Fabre qui m'offrait de s'occuper du rachat des fonds pour un journal à lancer à ma sortie. Fabre me disait en avoir parlé à mes amis les plus intimes qui l'aidèrent dans l'entreprise. Cet excellent Fabre me faisait valoir toutes les raisons qui militaient en faveur d'un nouvel organe révolutionnaire et le succès qui ne pouvait lui manquer. Je fus plus touché que de cette offre, car, en dépit de toute la délicatesse dont usait Fabre, je sentais qu'elle était surtout inspirée par le désir de satisfaire ma passion journalistique et le souci de m'assurer un gagne-pain.

Je ne parlai de cette lettre à aucun de mes co-détenus, sauf à Garnery qui était un peu mon confident. J'étais gêné de cette combinaison qui était véritablement trop personnelle ; mais l'idée du journal où tous les éléments révolutionnaires se réuniraient (ce que j'avais essayé vainement de réaliser au Libertaire) me travaillait. Garnery me poussa à m'en ouvrir à Hervé pour obtenir son concours, mais je n'osai point.

Le lendemain, peut-être le soir même, m'arrivait une lettre de Merle où la même offre m'était faite. Sans s'être concertés, mes amis du dehors et les camarades de la Santé avaient eu la même inspiration. Seulement la proposition de Merle était sans réserve. Il s'agissait, en effet, non d'un journal à moi, mais d'un journal commun à tous les condamnés de l'Affiche Rouge. Je communiquai aussitôt la proposition à mes compagnons qui y applaudirent.

Hervé, qui est homme de méthode, me pria à part et me dit : « J'avais déjà pensé à faire un journal avec vous ; les libertaires comme vous sont très près des socialistes comme moi, et le temps me semble venu de réaliser le bloc révolutionnaire. Mais que sera ce journal ? » Et il exigea que je vidasse mon sac. Nous fimes d'ailleurs vite d'accord.

Merle n'avait pas attendu ma réponse. Ses lettres m'arrivaient à chaque courrier, débordantes d'enthousiasme cancébraire. « Avec Hervé et toi à la tête du canard, le journal tirera à 100.000 ».

« Nègre, divisez par dix », plaisantait Hervé.

« Ça doit faire 10.000 », répondis-je.

« C'est déjà pas mal. Avec ça on peut en mettre quelques bons coups », comme dit la Bijouterie. (La Bijouterie, c'était Garnery, qui est orfèvre de son état).

Je répondis à Merle que nous acceptions. Je joignais à ma lettre un projet de programme, fruit de nos discussions, en le priant de le soumettre aux camarades de la Santé. En même temps j'écrivais à Fabre en l'invitant à se mettre en rapport avec Merle pour associer leurs efforts. (Juste à la lecture de ces lignes, Fabre aura ignoré que j'avais senti sa malice et la reconnaissance affectueuse que je lui en gardais).

Les lettres de Merle arrivaient sans cesse. « Notre plan était merveilleux... avec une pareille ligne de conduite et moi au gouvernail (Merle a toujours été généraliste à mon égard), c'est pas 100.000 que le journal tirerait, c'est 200.000 ! ».

« Divisez, Nègre, divisez... mais je crois bien qu'il va falloir élever le chiffre du diviseur », et Hervé riait en gémissant : « Sacré Merluche ! sacré Merluche ! ».

Enfin l'affaire fut conclue. On chercha un titre. Ce fut le grand problème ! Chacun offrait son ours et le défendait avec une ardeur extraordinaire, quitte une fois battu, à proposer un second titre et à le défendre avec une égale conviction. Je crois bien que nous épuîsâmes toutes les combinaisons de mots et de lettres possibles. Rien ne venait ; on mauvais ou pris. Il était l'abouissant de chaque discussion. La Santé n'était pas plus heureuse que nous.

Enfin Hervé offrit La Guerre Sociale (Grandjean se vanait, parait-il, d'être le patron du journal), c'est un affreux mensonge. L'unique titre qu'il proposa, je crois que c'était La Torche — fut lu sous une explosion de rires après une plaisanterie ignoble de Sadrin que le « Grand-Père » ne lui a pas encore pardonnée.

Je fus un de ceux qui s'insurgèrent le plus violemment contre le titre d'Hervé. Je le trouvais pompeux, plat, trop long, quarante-huit lettres, que sais-je encore ! et je déclarai tout net que, pour ma part, je ne voulais même pas le discuter. (Dire que je le trouvais merveilleusement expressif aujourd'hui !. Ce que c'est que l'accoutumance !).

« Cherchez, Nègre, cherchez !. Si vous trouvez mieux... ».

Mais je ne trouvais rien. Je trouvais même si peu, malgré de secrètes et laborieuses

Dans le Parti Socialiste

Le Congrès

National, le congrès que va tenir, demain, le Parti Socialiste, l'est essentiellement.

Il n'est pas un parti qui, depuis la guerre, ait conservé autant de vie et de vigueur que celui-là ; pas un qui ait pris une place analogue à celle qu'orgueilleusement il revendique.

Avoir été l'opposition, pouvoir décliner les lourdes responsabilités d'une politique âprement combattue, être libre de sa doctrine, de sa critique, de son action — et venir simplement prendre sa place, dans le rang, à l'heure du péril, c'est tout de même d'une belle allure.

Les lèvres s'étaient scellées sur les rancoeurs d'antan ; les cœurs ne voulaient plus battre que la charge de défensive. L'unité socialiste, l'internationalisme — quel beau rêve on avait fait ! — c'était du passé. Une seule chose demeurait qui valait que l'on se battît et que l'on mourût pour elle : l'unité française et tout ce qu'elle incarnait de grand, de fier, de sublime.

Présents en première ligne, quand il fallait, d'un mot, entraîner les camarades contre l'envahisseur ; présents partout où le danger menaçait ; dans le Nord où les élus ouvriers firent et font encore des prodiges ; à Paris, trop hâtivement déserté par les traditionnels cabotins du nationalisme ; présents enfin partout où, sans grandes phrases, sans attitudes de parade, on travaillait sérieusement.

Quelle gloire pour le Parti : Albert Thomas aux Munitions ! Quand il ne fallait pas un phraseur mais bien un travailleur, on devait aller le chercher dans le sein du parti qui s'était toujours efforcé de représenter le Travail !

Ainsi c'était cela, ces socialistes, ces démagogues ; des organisateurs. Et justement, ce qui faisait la force de l'ennemi, c'était son organisation excellente, ses méthodes à la fois ordonnées et révolutionnaires. Quels horizons nouveaux. Les socialistes, après tout, n'étaient peut-être pas que les chambrades qu'on se plaisait à croire. Ils savaient réaliser.

Ainsi l'épreuve révélait l'excellence de l'alliage où s'étaient fondues toutes les vieilles aspirations socialistes. Le nouveau parti donnait à la France le sang de ses jeunes hommes et la sagesse de ses vétérans. Fort de la confiance populaire, il pouvait apaiser les inquiétudes, surmonter les défaillances passagères. Il donnait à la France une âme. Jaurès mort, sa voix était plus puissante encore qu'autrefois. C'était la Grande, c'était Danton : « De l'audace ! De l'audace !... ».

Quelle épopee !

Mais voici qu'un malaise point. Lisez certains journaux : « Désaccord ! Scissions ! Le parti socialiste s'effrite ! » s'exclament-ils, sans se rendre compte assez que le parti socialiste c'est encore la France, c'est beaucoup de la France.

On parle, on insinue : « Zimmerwald ! le village, presque inconnu hier, tout le monde en répète aujourd'hui le nom, comme s'il cachait quelque chose de redoutable. Quelques politrons et quelques pions dont l'écho éloigné du canon a troublé l'entendement se sont laissés prendre au piège. On a démenti, on a protesté. Note comique : un concile parfois mieux inspiré, a lancé une bulle d'excommunication majeure.

« Eh bien ! quoi, Zimmerwald ? N'est-ce pas justement ce qui fait la grandeur et la puissance du parti socialiste que ce cœur permanent des idées ? Bourdegon et Merheim ont cru de leur devoir d'aller à Zimmerwald ; ils y sont allés ; ils ont bien fait. On doit toujours aller là où l'on croit qu'est le devoir. »

« Ils se sont trompés ? Peut-être. Peut-être sont-ils allés trop vite et trop loin. Qu'en savons-nous, nous qui sommes au cœur de la tourmente ? En tous cas leur but était noble, leur action désintéressée. Des maladroits, c'est possible ; mais des hommes — des hommes sensibles et courageux — des hommes qui osaient encore ce beau rêve : croire en l'humanité.

Romain Rolland peut laisser voir au monde sa généreuse douleur ; deux socialistes ont pu aller à Zimmerwald. Cela n'empêche pas la France d'être unanime à vouloir la victoire — toute la victoire.

C'est cela, sans doute, qu'affirmera une fois encore notre Parti socialiste. Il dira clairement, nettement, comme toujours : « France d'abord ! ».

Mais notre France. Et c'est en cela qu'il ne nous plaît pas qu'il sorte du congrès un nouveau nègre blanc. Que chacun exprime ce qu'il pense. Dans un parti, il y a place pour beaucoup d'idées, pour des actions de forme

Dans le Parti Socialiste

Le Congrès

National, le congrès que va tenir, demain, le Parti Socialiste, l'est essentiellement.

Il n'est pas un parti qui, depuis la guerre, ait conservé autant de vie et de vigueur que celui-là ; pas un qui ait pris une place analogue à celle qu'orgueilleusement il revendique.

Avoir été l'opposition, pouvoir décliner les lourdes responsabilités d'une politique âprement combattue, être libre de sa doctrine, de sa critique, de son action — et venir simplement prendre sa place, dans le rang, à l'heure du péril, c'est tout de même d'une belle allure.

Les lèvres s'étaient scellées sur les rancoeurs d'antan ; les cœurs ne voulaient plus battre que la charge de défensive. L'unité socialiste, l'internationalisme — quel beau rêve on avait fait ! — c'était du passé. Une seule chose demeurait qui valait que l'on se battît et que l'on mourût pour elle : l'unité française et tout ce qu'elle incarnait de grand, de fier, de sublime.

Présents en première ligne, quand il fallait, d'un mot, entraîner les camarades contre l'envahisseur ; présents partout où le danger menaçait ; dans le Nord où les élus ouvriers firent et font encore des prodiges ; à Paris, trop hâtivement déserté par les traditionnels cabotins du nationalisme ; présents enfin partout où, sans grandes phrases, sans attitudes de parade, on travaillait sérieusement.

Quelle gloire pour le Parti : Albert Thomas aux Munitions ! Quand il ne fallait pas un phraseur mais bien un travailleur, on devait aller le chercher dans le sein du parti qui s'était toujours efforcé de représenter le Travail !

Ainsi c'était cela, ces socialistes, ces démagogues ; des organisateurs. Et justement, ce qui faisait la force de l'ennemi, c'était son organisation excellente, ses méthodes à la fois ordonnées et révolutionnaires. Quels horizons nouveaux. Les socialistes, après tout, n'étaient peut-être pas que les chambrades qu'on se plaisait à croire. Ils savaient réaliser.

Ainsi l'épreuve révélait l'excellence de l'alliage où s'étaient fondues toutes les vieilles aspirations socialistes. Le nouveau parti donnait à la France le sang de ses jeunes hommes et la sagesse de ses vétérans. Fort de la confiance populaire, il pouvait apaiser les inquiétudes, surmonter les défaillances passagères. Il donnait à la France une âme. Jaurès mort, sa voix était plus puissante encore qu'autrefois. C'était la Grande, c'était Danton : « De l'audace ! De l'audace !... ».

Quelle épopee !

Mais voici qu'un malaise point. Lisez certains journaux : « Désaccord ! Scissions ! Le parti socialiste s'effrite ! » s'exclament-ils, sans se rendre compte assez que le parti socialiste c'est encore la France, c'est beaucoup de la France.

On parle, on insinue : « Zimmerwald ! le village, presque inconnu hier, tout le monde en répète aujourd'hui le nom, comme s'il cachait quelque chose de redoutable. Quelques politrons et quelques pions dont l'écho éloigné du canon a troublé l'entendement se sont laissés prendre au piège. On a démenti, on a protesté. Note comique : un concile parfois mieux inspiré, a lancé une bulle d'excommunication majeure.

« Eh bien ! quoi, Zimmerwald ? N'est-ce pas justement ce qui fait la grandeur et la puissance du parti socialiste que ce cœur permanent des idées ? Bourdegon et Merheim ont cru de leur devoir d'aller à Zimmerwald ; ils y sont allés ; ils ont bien fait. On doit toujours aller là où l'on croit qu'est le devoir. »

« Ils se sont trompés ? Peut-être. Peut-être sont-ils allés trop vite et trop loin. Qu'en savons-nous, nous qui sommes au cœur de la tourmente ? En tous cas leur but était noble, leur action désintéressée. Des maladroits, c'est possible ; mais des hommes — des hommes sensibles et courageux — des hommes qui osaient encore ce beau rêve : croire en l'humanité.

Romain Rolland peut laisser voir au monde sa généreuse douleur ; deux socialistes ont pu aller à Zimmerwald. Cela n'empêche pas la France d'être unanime à vouloir la victoire — toute la victoire.

C'est cela, sans doute, qu'affirmera une fois encore notre Parti socialiste. Il dira clairement, nettement, comme toujours : « France d'abord ! ».

Mais notre France. Et c'est en cela qu'il ne nous plaît pas qu'il sorte du congrès un nouveau nègre blanc. Que chacun exprime ce qu'il pense. Dans un parti, il y a place pour beaucoup d'idées, pour des actions de forme

« Eh bien ! quoi, Zimmerwald ? N'est-ce pas justement ce qui fait la grandeur et la puissance du parti socialiste que ce cœur permanent des idées ? Bourdegon et Merheim ont cru de leur devoir d'aller à Zimmerwald ; ils y sont allés ; ils ont bien fait. On doit toujours aller là où l'on croit qu'est le devoir. »

« Ils se sont trompés ? Peut-être. Peut-être sont-ils allés trop vite et trop loin. Qu'en savons-nous, nous qui sommes au cœur de la tourmente ? En tous cas leur but était noble, leur action désintéressée. Des maladroits, c'est possible ; mais des hommes — des hommes sensibles et courageux — des hommes qui osaient encore ce beau rêve : croire en l'humanité.

Romain Rolland peut laisser voir au monde sa généreuse douleur ; deux socialistes ont pu aller à Zimmerwald. Cela n'empêche pas la France d'être unanime à vouloir la victoire — toute la victoire.

AUX ÉCOUES

La bataille autour de Wagner

Frédéric Masson a publié les temps où le journal de la Vie Parisienne de petits bonnets grillés et des poésies que, malgré leur lourdeur, nous qualifions, comme tout le monde, de légères. L'ancien secrétaire de Plon-Plon joue les Père-la-Pucier. Il joue aussi les Monsieur Chauvin.

Il n'est rien de plus facile, qu'ils n'osent jamais toucher ; Ils adorent la dinde truffée

« Von der Goltz Pacha a parlé. En route pour le Mesopotamie, il prononça un discours, à la fin d'un banquet qui fut ouvert par l'honorable Pacha.

Il a dit aux Turcs : « Avec l'aide de Dieu, avec l'aide des Ottomans, avec les sympathies du peuple, nous chasserons les infidèles de la Terre Sainte... »

« Et von der Goltz Pacha ayant dit, les assistants s'écrièrent : « Allah est grand et Guillaume Kaiser Pacha est son prophète ! »

Il déclare bochophilie, saboteur, antimilitariste et traître au pays tous les gens qui s'obstinent à admirer Wagner. L'autre semaine, il déclarait tout net que les Matres-Chanteuses sont une « misérable rapodie ». Ce propos stupide indigna Willy, dont le nationalisme est cependant bon teint. Willy saisit une carte, écrivit les mots défilés que voici : « C'est vous qui êtes un misérable ! et mit la carte dans une boîte aux lettres, à l'adresse de M. Frédéric Masson.

Par quoi vous imaginez-vous que Masson répondit ? Par une assignation. Le troisième avant-dernier patron de M. Frédéric Masson, Plon-Plon, se vantait d'être chansonnier et cela lui valut d'être chansonné par Mac-Nab.

Georges CLAIRES.

Encore un évènement qui écrit au T. R. P. Emmanuel Bailly. C'est J. M. Frédéric, évêque des Vivants ; sa lettre est du 15 novembre 1915.

Le R. P. Emmanuel Bailly est ce moine dont Maurras nous avait reproché d'ignorer la mort. Ce moine péche et entretient une correspondance formidabile. On dit aussi qu'il entretient l'Action française.

Pour un mort... On estime que sur les 14 milliards de l'emprunt, 7 milliards, environ, ont été versés en espèces. Personne ne se fait idée de ce qu'est pareille somme.

Supposons les sept milliards monnayés en pièces de un franc. Pour les compter, un homme prend une pièce de un franc toutes les secondes, sans jamais s'arrêter, nuit et jour. Savez-vous combien il lui faudra de temps pour compter les 7 milliards ? Exactement 217 ans !

Et s'il ne comptait qu'une pièce par minute, il n'aurait terminé qu'au bout d'un peu plus de seize siècles.

D'un vieil almanach révolutionnaire. Aujourd'hui, les gens de Noël n'ont rien du moine de Bethléem ; mais regardez les pauvres bougres et les médiateurs en extase devant les victimes de caractères.

Les yeux écarquillés, courbant la tête, ils ad-

LA VIE DE PARIS

Pour les Soldats chargés de famille

Ne serait-il pas équitable que les hommes mobilisés, comptant déjà deux enfants et qui ont à leur charge des ascendants de plus de 65 ans soient assimilés aux catégories de trois ou quatre enfants dans les catégories établies par les circulaires ministérielles pour le tour de départ ?

Un vieillard de cet âge n'est-il pas une charge autrement lourde qu'un fils ou une fille de plus de 15 ans, comme peuvent en compter les pères de trois ou quatre enfants ?

D'autre part, ne serait-il pas juste de faire bénéficier des avantages accordés aux R. A. T. les hommes de la classe 1895 qui sous le régime de leur loi de recrutement et comme le mentionnent leurs livrets, étaient versés dans cette catégorie de mobilisés le 1er novembre 1915. La non-activité des lois ne pourrait-elle jouer en leur faveur alors que leur classe de recrutement a été appelée sous les drapeaux et que la jeune classe 1917 va être incessamment incorporée ? Tout au moins devraient-ils pouvoir prétendre aux emplois réservés aux R. A. T.

Les Etreennes des Poilus

Ainsi que le Bonnet Rouge avait fait prévoir, les familles sont autorisées à adresser gratuitement aux soldats dans la zone des armées un colis postal du poids d'un kilo.

Le Journal officiel de ce matin publie le décret suivant : Article premier. — Le public est admis, aux dates ci-après, à envoyer gratuitement un paquet postal, du poids maximum de un kilogramme, à destination des militaires et marins présents dans la zone des armées en France, aux colonies, dans les pays de protectorat et à l'étranger.

25, 26 et 27 décembre. — Destinataires dont le nom commence par les lettres A et B.

28 et 29 décembre. — Destinataires dont le nom commence par les lettres C, D, E, F, G, H, I, K.

30 et 31 décembre. — Destinataires dont le nom commence par les lettres F, G, H, I, K.

1er et 2 janvier. — Destinataires dont le nom commence par les lettres R, S, T, U, V, W, X, Y, Z.

Le Général Gallieni et les engagés spéciaux

Notre collaborateur et ami M. Amédée Peyroux, député de la Seine-Inférieure, a interpellé, comme nous l'avons annoncé, le ministre de la Guerre sur la question des engagés spéciaux. Aux applaudissements unanimes de la Chambre, le général Gallieni déclara que pour favoriser le recrutement des hommes dégagés de toute obligation militaire, il leur permettait de bénéficier de divers avantages.

« Sans préjudice, dit-il, de la permission de coucher chez eux, sur permission qu'ils ont déjà, je me propose de leur accorder l'au-

LES CONSEILS DE GUERRE M. Paul-Meunier demande quelques renseignements

Au nom de la Commission de législation civile et criminelle, notre collaborateur M. Paul-Meunier, député de l'Aube, vient d'adresser au général Gallieni la lettre suivante :

Paris, le 21 décembre 1915.

Monsieur le Ministre,

La commission de la législation civile et criminelle me charge de vous demander de vouloir bien fournir, dans le plus bref délai possible, les renseignements que voici relatifs au fonctionnement de la justice militaire, depuis le début de la guerre :

1° Quel a été le nombre des poursuites engagées devant la juridiction militaire, en indiquant les diverses catégories d'infractions et en précisant la nature du tribunal qui a statué ;

2° Quel a été le nombre des condamnations intervenues, avec l'indication des peines prononcées, pour chaque catégorie d'infractions, pour chacune des trois catégories de tribunaux militaires, et en précisant la statistique par chaque région territoriale ;

3° Quel a été le nombre des pourvois en révision introduits et le résultat de ces pourvois, en précisant la statistique par chaque circonscription de conseil de révision ;

4° Quel a été, en matière d'incompétence, le nombre des pourvois en cassation introduits et le résultat de ces pourvois ;

5° Quel a été le nombre des recours en grâce formés contre des condamnations capitales prononcées, soit à l'armée, soit à l'intérieur ;

Le nombre des recours en grâce qui n'ont pas été transmis au gouvernement ;

Le nombre des recours en grâce qui ont été transmis ;

Le nombre des ceux qui ont été rejetés ;

Enfin, le nombre total des exécutions auxquelles il a été procédé en France, soit dans la zone des armées, soit à l'intérieur.

Je vous prie d'agréer, Monsieur le Ministre, l'assurance de ma haute estime et de mon profond respect.

M. PAUL-MEUNIER.

Pendant que M. Paul-Meunier s'attache à démontrer la nécessité d'agir vite, un militaire (de l'arrière) s'efforce de défendre, dans la Libre Parole, le principe et l'œuvre des cours martiaux.

« La Libre Parole, après la Liberté, c'est trop de chance. Nous ne saurions souhaiter, au projet Paul-Meunier, adversaires mieux choisis. Les sénateurs, à qui l'importance de la question pouvait échapper, sont maintenant fixés. Ils savent ce que signifient les lois d'exception, et qui les défend — nous avons su naguère pour quelle cause.

« Nous ne saurions souhaiter, au projet Paul-Meunier, adversaires mieux choisis. Les sénateurs, à qui l'importance de la question pouvait échapper, sont maintenant fixés. Ils savent ce que signifient les lois d'exception, et qui les défend — nous avons su naguère pour quelle cause.

« Nous ne saurions souhaiter, au projet Paul-Meunier, adversaires mieux choisis. Les sénateurs, à qui l'importance de la question pouvait échapper, sont maintenant fixés. Ils savent ce que signifient les lois d'exception, et qui les défend — nous avons su naguère pour quelle cause.

« Nous ne saurions souhaiter, au projet Paul-Meunier, adversaires mieux choisis. Les sénateurs, à qui l'importance de la question pouvait échapper, sont maintenant fixés. Ils savent ce que signifient les lois d'exception, et qui les défend — nous avons su naguère pour quelle cause.

« Nous ne saurions souhaiter, au projet Paul-Meunier, adversaires mieux choisis. Les sénateurs, à qui l'importance de la question pouvait échapper, sont maintenant fixés. Ils savent ce que signifient les lois d'exception, et qui les défend — nous avons su naguère pour quelle cause.

« Nous ne saurions souhaiter, au projet Paul-Meunier, adversaires mieux choisis. Les sénateurs, à qui l'importance de la question pouvait échapper, sont maintenant fixés. Ils savent ce que signifient les lois d'exception, et qui les défend — nous avons su naguère pour quelle cause.

« Nous ne saurions souhaiter, au projet Paul-Meunier, adversaires mieux choisis. Les sénateurs, à qui l'importance de la question pouvait échapper, sont maintenant fixés. Ils savent ce que signifient les lois d'exception, et qui les défend — nous avons su naguère pour quelle cause.

« Nous ne saurions souhaiter, au projet Paul-Meunier, adversaires mieux choisis. Les sénateurs, à qui l'importance de la question pouvait échapper, sont maintenant fixés. Ils savent ce que signifient les lois d'exception, et qui les défend — nous avons su naguère pour quelle cause.

« Nous ne saurions souhaiter, au projet Paul-Meunier, adversaires mieux choisis. Les sénateurs, à qui l'importance de la question pouvait échapper, sont maintenant fixés. Ils savent ce que signifient les lois d'exception, et qui les défend — nous avons su naguère pour quelle cause.

« Nous ne saurions souhaiter, au projet Paul-Meunier, adversaires mieux choisis. Les sénateurs, à qui l'importance de la question pouvait échapper, sont maintenant fixés. Ils savent ce que signifient les lois d'exception, et qui les défend — nous avons su naguère pour quelle cause.

« Nous ne saurions souhaiter, au projet Paul-Meunier, adversaires mieux choisis. Les sénateurs, à qui l'importance de la question pouvait échapper, sont maintenant fixés. Ils savent ce que signifient les lois d'exception, et qui les défend — nous avons su naguère pour quelle cause.

« Nous ne saurions souhaiter, au projet Paul-Meunier, adversaires mieux choisis. Les sénateurs, à qui l'importance de la question pouvait échapper, sont maintenant fixés. Ils savent ce que signifient les lois d'exception, et qui les défend — nous avons su naguère pour quelle cause.

« Nous ne saurions souhaiter, au projet Paul-Meunier, adversaires mieux choisis. Les sénateurs, à qui l'importance de la question pouvait échapper, sont maintenant fixés. Ils savent ce que signifient les lois d'exception, et qui les défend — nous avons su naguère pour quelle cause.

« Nous ne saurions souhaiter, au projet Paul-Meunier, adversaires mieux choisis. Les sénateurs, à qui l'importance de la question pouvait échapper, sont maintenant fixés. Ils savent ce que signifient les lois d'exception, et qui les défend — nous avons su naguère pour quelle cause.

« Nous ne saurions souhaiter, au projet Paul-Meunier, adversaires mieux choisis. Les sénateurs, à qui l'importance de la question pouvait échapper, sont maintenant fixés. Ils savent ce que signifient les lois d'exception, et qui les défend — nous avons su naguère pour quelle cause.

« Nous ne saurions souhaiter, au projet Paul-Meunier, adversaires mieux choisis. Les sénateurs, à qui l'importance de la question pouvait échapper, sont maintenant fixés. Ils savent ce que signifient les lois d'exception, et qui les défend — nous avons su naguère pour quelle cause.

« Nous ne saurions souhaiter, au projet Paul-Meunier, adversaires mieux choisis. Les sénateurs, à qui l'importance de la question pouvait échapper, sont maintenant fixés. Ils savent ce que signifient les lois d'exception, et qui les défend — nous avons su naguère pour quelle cause.

« Nous ne saurions souhaiter, au projet Paul-Meunier, adversaires mieux choisis. Les sénateurs, à qui l'importance de la question pouvait échapper, sont maintenant fixés. Ils savent ce que signifient les lois d'exception, et qui les défend — nous avons su naguère pour quelle cause.

« Nous ne saurions souhaiter, au projet Paul-Meunier, adversaires mieux choisis. Les sénateurs, à qui l'importance de la question pouvait échapper, sont maintenant fixés. Ils savent ce que signifient les lois d'exception, et qui les défend — nous avons su naguère pour quelle cause.

« Nous ne saurions souhaiter, au projet Paul-Meunier, adversaires mieux choisis. Les sénateurs, à qui l'importance de la question pouvait échapper, sont maintenant fixés. Ils savent ce que signifient les lois d'exception, et qui les défend — nous avons su naguère pour quelle cause.

« Nous ne saurions souhaiter, au projet Paul-Meunier, adversaires mieux choisis. Les sénateurs, à qui l'importance de la question pouvait échapper, sont maintenant fixés. Ils savent ce que signifient les lois d'exception, et qui les défend — nous avons su naguère pour quelle cause.

« Nous ne saurions souhaiter, au projet Paul-Meunier, adversaires mieux choisis. Les sénateurs, à qui l'importance de la question pouvait échapper, sont maintenant fixés. Ils savent ce que signifient les lois d'exception, et qui les défend — nous avons su naguère pour quelle cause.

« Nous ne saurions souhaiter, au projet Paul-Meunier, adversaires mieux choisis. Les sénateurs, à qui l'importance de la question pouvait échapper, sont maintenant fixés. Ils savent ce que signifient les lois d'exception, et qui les défend — nous avons su naguère pour quelle cause.

« Nous ne saurions souhaiter, au projet Paul-Meunier, adversaires mieux choisis. Les sénateurs, à qui l'importance de la question pouvait échapper, sont maintenant fixés. Ils savent ce que signifient les lois d'exception, et qui les défend — nous avons su naguère pour quelle cause.

« Nous ne saurions souhaiter, au projet Paul-Meunier, adversaires mieux choisis. Les sénateurs, à qui l'importance de la question pouvait échapper, sont maintenant fixés. Ils savent ce que signifient les lois d'exception, et qui les défend — nous avons su naguère pour quelle cause.

« Nous ne saurions souhaiter, au projet Paul-Meunier, adversaires mieux choisis. Les sénateurs, à qui l'importance de la question pouvait échapper, sont maintenant fixés. Ils savent ce que signifient les lois d'exception, et qui les défend — nous avons su naguère pour quelle cause.

« Nous ne saurions souhaiter, au projet Paul-Meunier, adversaires mieux choisis. Les sénateurs, à qui l'importance de la question pouvait échapper, sont maintenant fixés. Ils savent ce que signifient les lois d'exception, et qui les défend — nous avons su naguère pour quelle cause.

« Nous ne saurions souhaiter, au projet Paul-Meunier, adversaires mieux choisis. Les sénateurs, à qui l'importance de la question pouvait échapper, sont maintenant fixés. Ils savent ce que signifient les lois d'exception, et qui les défend — nous avons su naguère pour quelle cause.

« Nous ne saurions souhaiter, au projet Paul-Meunier, adversaires mieux choisis. Les sénateurs, à qui l'importance de la question pouvait échapper, sont maintenant fixés. Ils savent ce que signifient les lois d'exception, et qui les défend — nous avons su naguère pour quelle cause.

« Nous ne saurions souhaiter, au projet Paul-Meunier, adversaires mieux choisis. Les sénateurs, à qui l'importance de la question pouvait échapper, sont maintenant fixés. Ils savent ce que signifient les lois d'exception, et qui les défend — nous avons su naguère pour quelle cause.

« Nous ne saurions souhaiter, au projet Paul-Meunier, adversaires mieux choisis. Les sénateurs, à qui l'importance de la question pouvait échapper, sont maintenant fixés. Ils savent ce que signifient les lois d'exception, et qui les défend — nous avons su naguère pour quelle cause.

« Nous ne saurions souhaiter, au projet Paul-Meunier, adversaires mieux choisis. Les sénateurs, à qui l'importance de la question pouvait échapper, sont maintenant fixés. Ils savent ce que signifient les lois d'exception, et qui les défend — nous avons su naguère pour quelle cause.

« Nous ne saurions souhaiter, au projet Paul-Meunier, adversaires mieux choisis. Les sénateurs, à qui l'importance de la question pouvait échapper, sont maintenant fixés. Ils savent ce que signifient les lois d'exception, et qui les défend — nous avons su naguère pour quelle cause.

« Nous ne saurions souhaiter, au projet Paul-Meunier, adversaires mieux choisis. Les sénateurs, à qui l'importance de la question pouvait échapper, sont maintenant fixés. Ils savent ce que signifient les lois d'exception, et qui les défend — nous avons su naguère pour quelle cause.

« Nous ne saurions souhaiter, au projet Paul-Meunier, adversaires mieux choisis. Les sénateurs, à qui l'importance de la question pouvait échapper, sont maintenant fixés. Ils savent ce que signifient les lois d'exception, et qui les défend — nous avons su naguère pour quelle cause.

« Nous ne saurions souhaiter, au projet Paul-Meunier, adversaires mieux choisis. Les sénateurs, à qui l'importance de la question pouvait échapper, sont maintenant fixés. Ils savent ce que signifient les lois d'exception, et qui les défend — nous avons su naguère pour quelle cause.

« Nous ne saurions souhaiter, au projet Paul-Meunier, adversaires mieux choisis. Les sénateurs, à qui l'importance de la question pouvait échapper, sont maintenant fixés. Ils savent ce que signifient les lois d'exception, et qui les défend — nous avons su naguère pour quelle cause.

« Nous ne saurions souhaiter, au projet Paul-Meunier, adversaires mieux choisis. Les sénateurs, à qui l'importance de la question pouvait échapper, sont maintenant fixés. Ils savent ce que signifient les lois d'exception, et qui les défend — nous avons su naguère pour quelle cause.

« Nous ne saurions souhaiter, au projet Paul-Meunier, adversaires mieux choisis. Les sénateurs, à qui l'importance de la question pouvait échapper, sont maintenant fixés. Ils savent ce que signifient les lois d'exception, et qui les défend — nous avons su naguère pour quelle cause.

« Nous ne saurions souhaiter, au projet Paul-Meunier, adversaires mieux choisis. Les sénateurs, à qui l'importance de la question pouvait échapper, sont maintenant fixés. Ils savent ce que signifient les lois d'exception, et qui les défend — nous avons su naguère pour quelle cause.

LES PLANCHES

Sherlock - Holmes

Pièce en cinq actes et six tableaux d'après le roman de sir Arthur Conan Doyle par M. Pierre Decourcelle.

La direction de l'Ambigu a certes été bien inspirée en remettant à la scène les aventures de Sherlock Holmes.

On connaît l'engouement qu'obtint cette œuvre à sa création. Le succès qui a obtenu sa reprise à l'Ambigu fait heureusement augurer d'une même faveur.

Les amateurs par les deux aventuriers Orber, la complexité du diabolique Professeur Moriarty et enfin la supériorité de Sherlock Holmes, supériorité scientifique dont les déductions sont affirmatives de logique, intéressant et captivant.

J'avais déjà entendu la pièce de M. Pierre Decourcelle. J'en connaissais les effets et les coups de théâtre, j'en connaissais la conclusion heureuse, et pourtant, hier soir encore, je me suis laissé prendre à l'inquiétude du résultat des péripéties, des embûches, des pièges constamment tendus pour empêcher Sherlock d'aboutir au but qui s'est proposé.

La moralité de cette pièce, l'intérêt croissant de ses six tableaux en font un spectacle de famille où se passionnent grands et petits.

D'autre part, l'interprétation est de tout premier ordre avec Harry Baur, un Sherlock Holmes froid, calme et puissant au jeu de ses nerfs, avec Janine qui donne aux manigances de Moriarty une allure méphistophélique ; avec André Pascal, dont la joliesse fait qu'on regrette par instants de n'être pas Sherlock Holmes et de ne rien pouvoir tenter pour la délivrance de ses bourreaux.

Marcel Séran.

Courier des Spectacles

Comédie Française. — Demain samedi 23 décembre, matinée à 1 heure 30. Honore, Le voyage de M. Perrichon. En soirée à 8 heures 30, Le monde ou l'on s'ennuie.

Dimanche 24 décembre, matinée à 1 heure 30. Un Caprice, Le Balser, Le Misanthrope. En soirée, à 8 heures, Le Laitier de Crémona, Le Génie de M. Poirier.

Opéra-Comique. — Les spectacles de la semaine de Noël et du jour de l'An sont définitivement arrêtés comme suit : Samedi (Noël), en matinée, Werther (Mme Croiza) et première représentation des Cadeaux de Noël de MM. Emile Fabre et Xavier Leroux. En soirée, Mignon (Mlle Lucette) et le Nègre d'Alfred Assolant ; le soir, Carmen.

Jeudi 30, en matinée, Louise (Mlle Mary Garnier). Samedi 1er janvier, en matinée, Catalinella et La Vie de Bohème ; le soir, Lakmé.

Dimanche, en matinée, La Tosca et les Cadeaux de Noël ; en soirée, Werther.

L'Opéra-Comique ne jouera pas le soir du 21 décembre.

La classe 17 à Cyrano de Bergerac. — A l'occasion du départ de la classe 17, le théâtre de la Porte-Saint-Martin accueillera, le 21 décembre, à 8 heures, trois cents jeunes Marie-Louise préparés par la fédération nationale des sociétés de préparation militaire. On pense avec quelque enthousiasme, ces jeunes soldats, qui réclament les vers admirables de notre grand poète Edmond Rostand et ses excellents interprètes.

Le soir vendredi, soirée du Réveillon, demain samedi et dimanche, à 7 heures 30, Cyrano de Bergerac, Samedi (Noël) et dimanche, matinée à 1 heure 45 avec M. Le abry, Mme André Mégarid, M. L. Gauthier. Aux deux soirées de samedi et dimanche, M. J. Durval jouera le rôle de Cyrano.

Nouvel Ambigu. — Sherlock Holmes a retrouvé sa vogue de la création ; toutes les familles se pressent à Sherlock-Holmes, le grand succès de la semaine de Noël, le gros, le très gros succès avec Sherlock-Holmes, Pierre Decourcelle, le triomphateur du roman, du film, du théâtre. Le dramaturge montait, vint longtemps encore acclamé son mystérieux héros, son impressionnant, son fascinateur Sherlock-Holmes !

Sherlock-Holmes for ever !

Concert Mayol. — Concert d'opéra et de grand orchestre, dans l'illuminante fantaisie de 100.000 francs par an ! La célèbre attraction Martineck. Partie de concert : toutes les étoiles de Paris. Demain samedi et dimanche, matinée, Pochonnet, Maudslayi, Dou-Dou-Be-Be-Be, l'opéra, et pour la première fois à Paris, les S. N. D. Z. 777

Omnia Pathé 5, boulevard Montmartre à côté des Variétés. — Sigoret est un grand artiste dans Le Noël qui Vagabonda ; il le prouve une fois de plus, Rozenberg a joué une charmante comédie : Zizi Le Poilu de Valérie semble cependant un peu décevant.

Pour les actualités du front particulièrement émouvantes, la quatrième partie des Mystères, les vies de voyage et autres, on comprend pourquoi Omnia à toujours un programme de premier ordre et en l'absence de la comédie de la salle et la supériorité incontestée de la projection, voilà de quel est fait le succès de Omnia, qui ne reculant devant aucun sacrifice pour avoir avant tout le monde les meilleurs films, veut de s'assurer l'exclusivité d'Alsace sur les boulevards.

Nouveautés Aubert-Palace. — Toujours du nouveau toujours du bon ; telle est la devise du splendide établissement du boulevard des Italiens (juste en face du Crédit Lyonnais) ; le programme de cette semaine comportera un succès considérable et il est réellement digne d'une semaine de fêtes. C'est au hasard d'Amer, pleurer, vivre, sentimental (scène des grands films américains), Les Mystères de New-York, les épiques, Le grand air, polaire ; Zizi, les romans de L'Ange et du vieil Armand, Pour défendre le soi Lorrain, La carte animée de la bataille de Champagne, Nouveaux jours, tout ceux les faits divers, monnaies, etc. etc. Grand orchestre symphonique. Séances permanentes de 2 heures à 11 heures.

Théâtre-Cinéma. — Amer, pleurer, vivre. La vogue toujours grandissante de Théâtre-Cinéma est justifiée par les programmes remarquables qui présente chaque semaine régulièrement à ses nombreuses clientes. Au programme de cette semaine on apprécie : Au programme de cette semaine on apprécie : Le Noël qui Vagabonda, drame d'actualité interprété par Signoret, Amer, pleurer, vivre, sentimental (scène des grands films américains), Les Mystères de New-York, les épiques, Le grand air, polaire ; Zizi, les romans de L'Ange et du vieil Armand, Pour défendre le soi Lorrain, La carte animée de la bataille de Champagne, Nouveaux jours, tout ceux les faits divers, monnaies, etc. etc. Grand orchestre symphonique. Séances permanentes de 2 heures à 11 heures.

Théâtre Albert P. (31, rue du Rocher) à 8 h. 45. Rappelons que c'est ce soir qu'aura lieu au Théâtre Albert P. la reprise tant attendue de l'Enfant au miracle, avec M. Levesque, le créateur du fameux rôle de curateur, et H. Brague. Voici la distribution de la célèbre pièce de MM. Gavault et Charvay que le Théâtre Albert P. joue avec une autorité et un succès qui ont fait de ce spectacle un événement de la saison. M. Levesque, le créateur du fameux rôle de curateur, et H. Brague. Voici la distribution de la célèbre pièce de MM. Gavault et Charvay que le Théâtre Albert P. joue avec une autorité et un succès qui ont fait de ce spectacle un événement de la saison. M. Levesque, le créateur du fameux rôle de curateur, et H. Brague. Voici la distribution de la célèbre pièce de MM. Gavault et Charvay que le Théâtre Albert P. joue avec une autorité et un succès qui ont fait de ce spectacle un événement de la saison. M. Levesque, le créateur du fameux rôle de curateur, et H. Brague. Voici la distribution de la célèbre pièce de MM. Gavault et Charvay que le Théâtre Albert P. joue avec une autorité et un succès qui ont fait de ce spectacle un événement de la saison. M. Levesque, le créateur du fameux rôle de curateur, et H. Brague. Voici la distribution de la célèbre pièce de MM. Gavault et Charvay que le Théâtre Albert P. joue avec une autorité et un succès qui ont fait de ce spectacle un événement de la saison. M. Levesque, le créateur du fameux rôle de curateur, et H. Brague. Voici la distribution de la célèbre pièce de MM. Gavault et Charvay que le Théâtre Albert P. joue avec une autorité et un succès qui ont fait de ce spectacle un événement de la saison. M. Levesque, le créateur du fameux rôle de curateur, et H. Brague. Voici la distribution de la célèbre pièce de MM. Gavault et Charvay que le Théâtre Albert P. joue avec une autorité et un succès qui ont fait de ce spectacle un événement de la saison. M. Levesque, le créateur du fameux rôle de curateur, et H. Brague. Voici la distribution de la célèbre pièce de MM. Gavault et Charvay que le Théâtre Albert P. joue avec une autorité et un succès qui ont fait de ce spectacle un événement de la saison. M. Levesque, le créateur du fameux rôle de curateur, et H. Brague. Voici la distribution de la célèbre pièce de MM. Gavault et Charvay que le Théâtre Albert P. joue avec une autorité et un succès qui ont fait de ce spectacle un événement de la saison. M. Levesque, le créateur du fameux rôle de curateur, et H. Brague. Voici la distribution de la célèbre pièce de MM. Gavault et Charvay que le Théâtre Albert P. joue avec une autorité et un succès qui ont fait de ce spectacle un événement de la saison. M. Levesque, le créateur du fameux rôle de curateur, et H. Brague. Voici la distribution de la célèbre pièce de MM. Gavault et Charvay que le Théâtre Albert P. joue avec une autorité et un succès qui ont fait de ce spectacle un événement de la saison. M. Levesque, le créateur du fameux rôle de curateur, et H. Brague. Voici la distribution de la célèbre pièce de MM. Gavault et Charvay que le Théâtre Albert P. joue avec une autorité et un succès qui ont fait de ce spectacle un événement de la saison. M. Levesque, le créateur du fameux rôle de curateur, et H. Brague. Voici la distribution de la célèbre pièce de MM. Gavault et Charvay que le Théâtre Albert P. joue avec une autorité et un succès qui ont fait de ce spectacle un événement de la saison. M. Levesque, le créateur du fameux rôle de curateur, et H. Brague. Voici la distribution de la célèbre pièce de MM. Gavault et Charvay que le Théâtre Albert P. joue avec une autorité et un succès qui ont fait de ce spectacle un événement de la saison. M. Levesque, le créateur du fameux rôle de curateur, et H. Brague. Voici la distribution de la célèbre pièce de MM. Gavault et Charvay que le Théâtre Albert P. joue avec une autorité et un succès qui ont fait de ce spectacle un événement de la saison. M. Levesque, le créateur du fameux rôle de curateur, et H. Brague. Voici la distribution de la célèbre pièce de MM. Gavault et Charvay que le Théâtre Albert P. joue avec une autorité et un succès qui ont fait de ce spectacle un événement de la saison. M. Levesque, le créateur du fameux rôle de curateur, et H. Brague. Voici la distribution de la célèbre pièce de MM. Gavault et Charvay que le Théâtre Albert P. joue avec une autorité et un succès qui ont fait de ce spectacle un événement de la saison. M. Levesque, le créateur du fameux rôle de curateur, et H. Brague. Voici la distribution de la célèbre pièce de MM. Gavault et Charvay que le Théâtre Albert P. joue avec une autorité et un succès qui ont fait de ce spectacle un événement de la saison. M. Levesque, le créateur du fameux rôle de curateur, et H. Brague. Voici la distribution de la célèbre pièce de MM. Gavault et Charvay que le Théâtre Albert P. joue avec une autorité et un succès qui ont fait de ce spectacle un événement de la saison. M. Levesque, le créateur du fameux rôle de curateur, et H. Brague. Voici la distribution de la célèbre pièce de MM. Gavault et Charvay que le Théâtre Albert P. joue avec une autorité et un succès qui ont fait de ce spectacle un événement de la saison. M. Levesque, le créateur du fameux rôle de curateur, et H. Brague. Voici la distribution de la célèbre pièce de MM. Gavault et Charvay que le Théâtre Albert P. joue avec une autorité et un succès qui ont fait de ce spectacle un événement de la saison. M. Levesque, le créateur du fameux rôle de curateur, et H. Brague. Voici la distribution de la célèbre pièce de MM. Gavault et Charvay que le Théâtre Albert P. joue avec une autorité et un succès qui ont fait de ce spectacle un événement de la saison. M. Levesque, le créateur du fameux rôle de curateur, et H. Brague. Voici la distribution de la célèbre pièce de MM. Gavault et Charvay que le Théâtre Albert P. joue avec une autorité et un succès qui ont fait de ce spectacle un événement de la saison. M. Levesque, le créateur du fameux rôle de curateur, et H. Brague. Voici la distribution de la célèbre pièce de MM. Gavault et Charvay que le Théâtre Albert P. joue avec une autorité et un succès qui ont fait de ce spectacle un événement de la saison. M. Levesque, le créateur du fameux rôle de curateur, et H. Brague. Voici la distribution de la célèbre pièce de MM. Gavault et Charvay que le Théâtre Albert P. joue avec une autorité et un succès qui ont fait de ce spectacle un événement de la saison. M. Levesque, le créateur du fameux rôle de curateur, et H. Brague. Voici la distribution de la célèbre pièce de MM. Gavault et Charvay que le Théâtre Albert P. joue avec une autorité et un succès qui ont fait de ce spectacle un événement de la saison. M. Levesque, le créateur du fameux rôle de curateur, et H. Brague. Voici la distribution de la célèbre pièce de MM. Gavault et Charvay que le Théâtre Albert P. joue avec une autorité et un succès qui ont fait de ce spectacle un événement de la saison. M. Levesque, le créateur du fameux rôle de curateur, et H. Brague. Voici la distribution de la célèbre pièce de MM. Gavault et Charvay que le Théâtre Albert P. joue avec une autorité et un succès qui ont fait de ce spectacle un événement de la saison. M. Levesque, le créateur du fameux rôle de curateur, et H. Brague. Voici la distribution de la célèbre pièce de MM. Gavault et Charvay que le Théâtre Albert P. joue avec une autorité et un succès qui ont fait de ce spectacle un événement de la saison. M. Levesque, le créateur du fameux rôle de curateur, et H. Brague. Voici la distribution de la célèbre pièce de MM. Gavault et Charvay que le Théâtre Albert P. joue avec une autorité et un succès qui ont fait de ce spectacle un événement de la saison. M. Levesque, le créateur du fameux rôle de curateur, et H. Brague. Voici la distribution de la célèbre pièce de MM. Gavault et Charvay que le Théâtre Albert P. joue avec une autorité et un succès qui ont fait de ce spectacle un événement de la saison. M. Levesque, le créateur du fameux rôle de curateur, et H. Brague. Voici la distribution de la célèbre pièce de MM. Gavault et Charvay que le Théâtre Albert P. joue avec une autorité et un succès qui ont fait de ce spectacle un événement de la saison. M. Levesque, le créateur du fameux rôle de curateur, et H. Brague. Voici la distribution de la célèbre pièce de MM. Gavault et Charvay que le Théâtre Albert P